

1000 tissus différents pour du sur-mesure au prix du prêt à porter expliquent le succès de la griffe Mu Zhen Liao



Wang Xiaolin la reine des Qipao au grand cœur

L'histoire d'une golden girl atypique. Enrichie dans la couture en moins de quatre ans, elle se préoccupe aussi, de la condition ouvrière.



reportage Sylvie Levey photographies Ling Fei

La voix est rauque. Chaude. De ces belles voix cassées de fumeuses de cigarettes sans filtre. En Chine, raconte tranquillement Wang Xiaolin, toujours célibataire à 34 ans, tout en engloutissant sa première bière brune pressée de la soirée, le genre de femme que je suis fait peur aux hommes. Pas à cause des Marlboro ni des Zhong Hua chinoises qu'elle ne fume pas de toute façon ; mais parce qu'elle trône sur un petit empire de couture qui n'en finit plus d'étendre ses fils de soie et de velours au dessus de la Chine rouge.

"Cela les impressionne - forcément ! Ma réussite sociale, mon amour éperdu du

travail". Et il y a de quoi ! En moins de quatre ans, cette fille de cadre communiste originaire du Liaoning, la Ruhr chinoise, s'est enrichie à la seule force du poignet dans du sur-mesure abordable : entre 300 et 3000 yuans pièce. Déjà propriétaire de quinze boutiques qui rayonnent de Harbin à Pékin (son quartier général où elle possède sept magasins), en passant par Shenyang, Tianjin, Qingdao, Xiamen, et bientôt Shanghai (l'été prochain), Melle Wang figure parmi les stylistes les plus courues de la capitale. Le secret de sa réussite, en plus de cette force tranquille : *chuantong* le xianidaïe (traditionnel et contempo-

rain), explique-t-elle. Avoir su faire son miel des silhouettes traditionnelles héritées de la Chine dynastique, et du vent de modernisme qui domine inexorablement les rues pékinoises. Un métissage aussi confortable qu'esthétique où l'orientalisme l'emporte à l'évidence.

Mu Zhen Liao :
une griffe rebelle ?

"J'étais agacée par le modèle occidental. La fascination complexée que nous éprouvions pour la couture parisienne notamment. J'ai voulu que ma griffe sente bon la Chine, nos racines. Nous



Chaque jour, au 15 de la rue Dongxi Xiaojie, la styliste mandchoue prie Bouddha

avons tellement de richesses à puiser dans nos 5000 ans d'Histoire". Pas étonnant si le logo de Xiaolin se compose de trois caractères calligraphiés à l'encre noire – et dont la sémantique en dit long sur une démarche qui dépasse le simple registre marketing : Mu Zhen Liao. Traduction littérale : mu, le bois symbolisant le naturel, zhen, la vérité pour l'authenticité, et liao, la connaissance évoquant une sorte d'intuition éclairée. "Je suis intimement bouddhiste depuis l'enfance, bien qu'ayant grandi dans une famille agnostique. Je voulais un nom qui aille au plus près de mes convictions profondes".

Sous l'une des enseignes Mu Zhen Liao, au N°15 de la rue Dongxi Xiaojie située dans le district de Dongcheng, un temple lilliputien a été cloisé sur la cloison à hauteur d'homme pour faciliter l'entrée-tien des offrandes de fruits frais à Bouddha, tandis que des bâtons d'encens se consomment en silence, dans un décor très fugi, style années rétro. Un orientalisme savamment entretenu par les qipao de Melle Wang, exhibées en rang d'ognon sur les murs, à cinquante centimètres du plafond. Confectionnées à

l'origine par les Mandchous il y a plus de 300 ans, avant de faire le bonheur des bourgeoises de Shanghai dès les années 20, ces longues robes fourreau, fendues jusqu'à la naissance des cuisses, en soieries bérissées ou pane de velours, ont été revisitées par le crayon de Xiaolin. Idem à l'intérieur de la plus bouillonnante de ses boutiques pékinoises numérotée 207, au 2ème étage du grand magasin Sun Dong An Plaza, en plein quartier commerçant de Wangfujin, des qipao version 3e millénaire, cotoient des chemisiers à col mao ou des gilets sans manches, et des jupes fleuries en coton lumineux, le tissu campagnard utilisé par les paysans du grand nord jusqu'en Mongolie intérieure, pour faire des nappes et des rideaux de cuisine. "J'avais repéré ces touches de beauté dans leur univers ordinaire. J'ai eu envie de les faire découvrir aux gens des villes". Sur une commode, des catalogues remplis d'échantillons offrent une palette inouïe de plus de 1000 tissus différents.

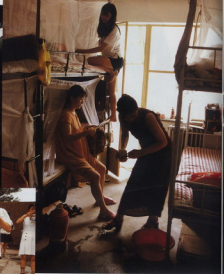
Faire le bonheur de la classe ouvrière

Ma fille possède une force et un entêtement de cheval, souligne Wang Zhangwen, ancien gérant d'une brasserie d'Etat, aujourd'hui à la retraite, reconverti en contremaître bénévole de l'usine de son petit prodige. "Toute petite déjà, elle dégageait cette énergie fabuleuse.

L'hiver, à Shenyang, c'est elle qui nous ramenait les seaux de charbon à la maison. Lorsque sa mère est tombée gravement malade, elle n'avait pourtant que dix ans, elle a tout assumé comme une adulte". Il est vrai qu'elle ne fut pas toujours rose, la vie de Melle Wang. Pour s'en sortir au début des années 80, elle vécut d'expédients : serveuse de restaurant à Shennben ; acheteuse d'espaces publicitaires pour des magazines cantonnais ; vendeuse de prêt à porter made in Hong Kong. "Parfois, afin de boucher les trous de ma devanture, je liquidais mes propres affaires : Blue-jeans, vestes et pull-overs". Par chance, le boom économique commençait à porter ses fruits. "Et puis, surtout, je connaissais ma route, uode dao".

Elle décide alors, de briser sa tirelire pour retourner à l'école. En 1995, fraîchement diplômée de l'Académie centrale des Arts et du Design de Pékin, elle lance sa grille : Mu Zhen Liao. Le succès est au rendez-vous, y compris auprès des lao wai, les étrangères expatriées ou de passage (40% de sa clientèle actuelle). Parfois, les machines à coudre s'activent jusqu'à l'aube, pour livrer à temps, devant le comptoir d'embarquement d'Air France, le fourreau commandé sur mesure, 24 heures plus tôt. "Mes clientes sont ravies ; et mes employées gagnent des heures supplémentaires. Sic !". Réaliser à tout prix le bonheur de la classe ouvrière, c'est l'obsession de la ●●●

Emigrées des campagnes défavorisées, les petites paysannes du Henan et de l'Anhui, deviennent les maillons essentiels d'une entreprise à succès. Elles sont formées, nourries et logées par leur nouvelle famille.



Les "flottantes" reconstituent leur intimité entre peluches et posters de stars chinoises.

◆◆◆ golden girl. "Mon ambition n'a jamais été de devenir millionnaire ; mais de continuer autrement le rêve inachevé de mon père, pendant la Révolution Culturelle. A la tête de son usine de production, il essaya en vain de soulager la détresse humaine. Mais l'hiver, en Mandchourie, dans les années 60, que pouvait-il espérer?"

La chance — ça se provoque

Localisée à dix kilomètres à l'ouest de Pékin, l'usine de la styliste occupe 150 petites mains, sur un total de 180 salariés. Elles appartiennent toutes, sans exception, à la nouvelle catégorie sociale des "flottantes", ces paysannes pauvres montées à la ville pour trouver un emploi de journalière. Grâce à l'activité florissante de Xiaolin, les petites couturières originaires du Henan et de l'Anhui, âgées de 23 ans en moyenne, nourrissent

des familles entières restées au village, grâce à leur 700 yuans mensuels. L'autre rêve de la reine des qipao? Suspendre un jour, ses robes "coutures" sur des cintres parisiens ou New-yorkais, dans une boutique Mu Zhen Liao reproduite à l'identique. "J'y arriverai, vous verrez ! dit-elle avec son joli sourire sage. La vie est une question de destin ; mais pas seulement. A l'heure actuelle, trop d'artistes se complaisent dans un état de blues permanent, tout en guettant l'hypothétique mécène qui ne viendra sans doute jamais. Moi, j'ai envie de leur crier : foncez ! Apprenez à compter sur vos propres forces. En Chine, il y a beaucoup plus de liberté qu'on ne l'imagine. Et les opportunités sont nombreuses en dépit du xia gang (traduction littérale : quitter son poste, un camouflage linguistique pour chômage). Il suffit d'y croire ! La chance, cela se provoque".

Comme ce soir-là, entre deux gorgées de bière bruse, autour d'un haoguo fumant

(la marmite mongole), Wang Xiaolin accorde un entretien à une jeune fille de vingt ans, débarquée la veille de son Jiangsu natal. Encadrée de son frère aîné et d'une vague connaissance de la styliste (l'intermédiaire à la chinoise), la petite provinciale au visage dévoré par la timidité et l'acné juvénile, ne bronchera pas, engoncée dans une veste trop large pour elle, à carreaux rose bonbon. C'est le frère qui parlera à sa place. Il dira qu'elle ne connaît pas grand chose à la mode ; mais qu'elle aimerait travailler pour la patronne. La "patronne" répondra qu'elle veut bien lui proposer un stage de quinze jours, à l'essai, dans sa nouvelle usine de 3000 m², sur le point d'ouvrir ses portes, fin avril. "Ça tombe bien, me confirmera-t-elle plus tard, j'embauche en ce moment ! Et puis... j'aime bien l'idée de pouvoir donner un coup de pouce au destin". ■

S.L.